

Le
garçon
disparu au visage

Revue de presse - Février 2017

théâtre
le clou!

L'adolescence est un film d'horreur



Le spectacle séduit en explorant et en mélangeant différents registres, fantastique, drame et comédie. Particulièrement en s'amusant avec les codes du récit d'horreur, genre dont le jeune héros est friand.

L'oeuvre du dramaturge Larry Tremblay n'est jamais plus attrayante, à mon sens, que dans l'élaboration de machineries théâtrales labyrinthiques, insondables, aux différentes couches dans la complexité desquelles on se perd avec plaisir. Citons *Le ventriloque*, *Abraham Lincoln va au théâtre* et maintenant le fascinant *Joker* qui hante ces jours-ci le Quat'Sous. La lisibilité requise par le créneau adolescent ne permet probablement pas à l'écriture de Tremblay de se déployer de cette façon dans *Le garçon au visage disparu*, pièce plus divertissante qu'inquiétante, mais la création contient néanmoins de nombreux éléments étranges.

La description de la crise identitaire vécue par un jeune homme mal dans sa peau (convaincant David Strasbourg), qui rejette les valeurs d'un père trop absent, y passe ainsi par une image métaphorique plutôt que par un récit psychologique. Il y a un peu quelque chose de *La métamorphose* dans la situation de cet adolescent gothique et renfermé qui perd subitement la capacité de communiquer — littéralement, puisqu'il est désormais privé de visage —, lorsque son père, un travailleur humanitaire, est kidnappé. Une filiation avec laquelle Jérémy devra se réconcilier afin de retrouver forme humaine et contact avec le monde.

Si la langue paraît simple, le récit emprunte une structure qui n'est pas linéaire, et la production du Théâtre le Clou mise sur une forme scénique qui joue sur les niveaux entre réalité et fiction, en mettant de l'avant une mise en abyme cinématographique : on voit la fabrication du récit sur fond de *green screen*, comme si le spectateur assistait à un tournage.

Le spectacle séduit en explorant et en mélangeant différents registres, fantastique, drame et comédie. Particulièrement en s'amusant avec les codes du récit d'horreur, genre dont le jeune héros est friand. Certaines séquences paraissent parodier *L'exorciste*, alors que la mère (Julie McClemens), désemparée par la condition inusitée de Jérémy, a recours à un défilé d'intervenants tous plus peureux et inutiles les uns que les autres, campés d'amusante façon par Christian E. Roy.

La trame sonore de Navet Confit, la scénographie de Raymond Marius Boucher et les projections de Francis-William Rhéaume concourent à créer cette évocation de film de peur. Mais à l'inverse de beaucoup de fictions de zombies, et malgré la thématique du deuil, Larry Tremblay s'y emploie à fournir une finale réconfortante. Ici, si les morts continuent à vivre, c'est à travers leurs enfants... Une forme d'immortalité passablement plus rassurante.

Le garçon au visage disparu

Texte : Larry Tremblay. Mise en scène : Benoît Vermeulen. Avec Julie McClemens, Alice Moreault, David Strasbourg et Christian E. Roy. Une production du Théâtre Le Clou. Jusqu'au 25 novembre, à La Licorne.

Échos de la scène

Tous les mardis, *La Presse* présente les actualités de la semaine dans le monde du théâtre à Montréal et au Québec. Premières, coups de coeur, spectacles en tournée et pièces à voir. La scène se passe ici et maintenant.



ON A VU

Le garçon au visage disparu

Larry Tremblay lorgne du côté du public adolescent avec *Le garçon au visage disparu*, une production du Théâtre Le Clou, à l'affiche de La Licorne. Encore une fois, le prolifique auteur aborde le thème de la perte, celle d'un fils qui doit faire le deuil de son père. Le jeune homme (excellent David Strasbourg) sera plongé dans une crise d'identité profonde, au grand dam de sa mère (Julie McClemens, émouvante). La mise en scène de Benoît Vermeulen utilise habilement la mise en abyme sur fond d'écran vert et de plateau de cinéma. Le récit évolue en parallèle avec le tournage d'un film d'horreur, *Dans la tête d'un zombie*. L'environnement sonore de Navet Confit contribue à l'ambiance étrange au coeur de cette fable sur la vie et la mort, l'amour et la terreur, le visible et la disparition.

Alice Moreault et Christian E. Roy complètent la distribution de cette courte et jolie production.

Jusqu'au 25 novembre.

Critique

À-travers le tournage d'un film d'épouvante, *Le garçon au visage disparu* nous présente un adolescent, Jérémy, tourmenté captivé par les morts-vivants et dont le visage disparaît mystérieusement un bon matin. Afin de lui venir en aide, sa mère fera appel tantôt à un policier qui ne la croira pas, tantôt à un psychiatre déséquilibré et à un prêtre exorciseur terrifié dont le côté poltron l'emportera finalement.

On apprend, au fil de l'histoire, que Jérémy en veut à son père, travailleur humanitaire à l'étranger, pour son absence. Il ira même jusqu'à souhaiter sa disparition alors qu'il est avec sa copine Jessica qui tente de le raisonner. On apprend également que dans sa révolte, Jérémy a roué de coups une vieille dame sans abris qui serait un peu sorcière. Coïncidence ou pas, quelque temps après ces deux événements, le père du jeune homme se fait enlever par un groupe de terroristes. Culpabilité ou mauvais sort, s'ensuit une métamorphose kafkaïenne de notre héros, visible d'abord par son isolement, puis par la température glaciale de sa chambre, jusqu'à la disparition de son visage.

La mise en scène de Benoît Vermeulen reprend les codes du cinéma. En fait, l'histoire de Jérémy devient carrément l'histoire d'un film d'horreur d'ados qui se construit sous nos yeux ; des caméras sont à vus, on voit les comédiens qui se préparent à tourner une scène ainsi que le réalisateur qui leur donne des indications, on assiste au doublage de différentes scènes, le *time code* est affiché tout au long de la représentation, les croquis des différents plans de vue suivent le jeu des comédiens, l'habillage est ajouté sous nos yeux en postproduction grâce à de la projection sur le décor, le fameux décompte préenregistrement ponctue la représentation, bref, tout est admirablement mis en place pour nous plonger dans un univers cinématographique, mais au théâtre. Cette hybridation entre les deux arts provoque une intéressante distanciation qui laisse le temps d'absorber cet étrange univers et de comprendre la complexité des différentes couches de l'incomparable texte de Larry Tremblay. En plus de créer cette distanciation et un dynamisme certain, ces procédés permettent un niveau de jeu unique, à la fois réaliste et caricatural. La mise en abyme du jeu grotesque typique à plusieurs grands films d'horreur hollywoodiens provoque, une fois transposée à la scène, un amusant décalage qu'il faut d'abord accepter pour adhérer à l'extraordinaire justesse des quatre interprètes : Julie McClemens, Alice Moreault, Christian E. Roy et David Strasbourg.

Le côté absurde, voir métaphysique de ce spectacle permet, de manière détournée, une réflexion sur l'adolescence, sur la quête identitaire, sur la perte de repère de cet âge difficile, mais aussi sur la société en dérive et sur le pouvoir de l'amour, qui triomphe malgré tout. Pièce à ne pas manquer, *Le garçon au visage disparu* est rafraîchissante, malgré la lourdeur du sujet et la cruauté de certains propos.



Le garçon au visage disparu : La guitare de Jérémy

À quelques jours d'intervalle, deux pièces inédites de Larry Tremblay, aux résonances apparentées, comme les deux volets d'un diptyque, ont pris l'affiche sur des scènes montréalaises. Après *Le Joker au Quat'Sous*, œuvre drôle et insolite sur la peur de l'autre, c'est à la Licorne qu'on peut apprécier *Le garçon au visage disparu*, toute nouvelle création du Théâtre le Clou, compagnie pionnière dans l'exploration des méandres de l'âme adolescente. Une belle réussite qui rejoint par la bande le thème de la radicalisation des jeunes.

En jouant à nouveau sur la fascination pour l'univers des zombies et autres morts-vivants, une sous-culture pouvant interférer dans le développement identitaire de jeunes vulnérables, l'auteur propose une brillante métaphore d'un mal bien actuel. Le désarroi de la mère, devant son fils qui ne l'entend plus, ne la voit plus, et contre les délires duquel elle se sent impuissante et laissée à elle-même, n'est pas sans évoquer celui des parents de jeunes Occidentaux partis rejoindre le djihad, en Syrie ou ailleurs.



Larry Tremblay a l'intelligence de ne pas rattacher ses œuvres à l'actualité immédiate, tout en offrant une réflexion éclairant certains enjeux incontournables, voire insolubles, de celle-ci. Ses pièces se présentent comme des objets complexes, bien ficelés, ne révélant pas d'emblée leurs visées secrètes. *Le garçon au visage disparu* ne fait pas exception, qui nous entraîne dans la dérive de Jérémy (David Strasbourg, juste dans les émotions contradictoires vécues par ce jeune fragile, pas si différent des autres), qui va perdre progressivement son jugement rationnel et, s'isolant de plus en plus, risquer de perdre contact avec son entourage.

Heureusement pour Jérémy, son amie de cœur Jessica (Alice Moreault, incarnant l'optimisme et l'équilibre avec énergie) et sa mère Adèle (Julie McClemens, intense dans l'incompréhension, comme dans la tendresse retrouvée) continueront de lui tenir la main. L'adolescent, qui souffre de l'absence de son père, parti en mission humanitaire en Afrique, sera ébranlé par la disparition de celui-ci, kidnappé par un groupe armé. La scène où sa mère lui met entre les mains la guitare du disparu, dont il joue spontanément, faisant ressurgir la chaleur dans son environnement devenu glacial, sera une occasion de renouveau pour Jérémy.



Plateau de tournage

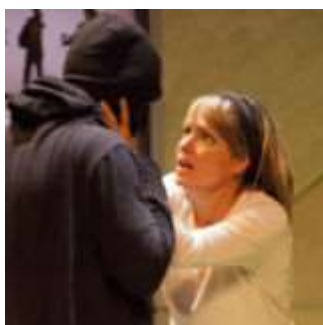
Le metteur en scène chevronné Benoît Vermeulen et son équipe de concepteurs aguerris ont eu une bonne intuition en explorant les codes du cinéma, reproduisant sur scène l'ambiance d'un plateau de tournage, d'une salle de montage, d'un studio de post-synchro. Des projecteurs et des micros trônent à vue dans l'aire de jeu, où un régisseur place et donne le signal aux comédiens avant de tourner les séquences. La scénographie, multifonctionnelle, permet d'évoquer à la fois ces instants où l'on est en studio et ceux du quotidien de Jérémy et de ses proches.

Ainsi, une salle de cinéma, où les jeunes amoureux assistent à un film de zombies, fait place à la rue, puis à la cuisine de la mère, Adèle, qui un matin découvre que son fils n'a plus de visage. Elle s'adresse à la police, qui, refusant de la croire, lui conseille d'appeler un psychiatre, ce dernier, bien peureux, l'enjoignant à son tour de faire appel à un prêtre pour exorciser la chambre de Jérémy. Christian E. Roy, qui incarne à tour de rôle le régisseur, le policier, le psychiatre et le prêtre, entre autres, se révèle d'un grand comique en nuancant chacun par quelque trait de personnalité, sans trop caricaturer.

La mécanique fonctionne, théâtre et cinéma imbriqués : projection d'images et extraits de scènes qu'on vient de tourner, musique et bruits d'ambiance, jeux de lumière colorée, d'ombres et de voix transformées nous font passer d'un univers à l'autre, cherchant à saisir le fin mot de l'histoire. Il faut dire que les dialogues sont d'une précision remarquable, chaque réplique porte et nous tient en haleine. Grâce aux durs pans de réalité décrits, cette pièce devrait pouvoir aider certains jeunes à faire la part des choses et à porter un regard plus éclairé sur les fanatismes de toute sorte.

[EXTRAIT]

Cette semaine, Métro craque pour Swagger, Fractals of you, Madame B, histoire d'une Nord-Coréenne ...



7. Le texte du *garçon au visage disparu*

Est-il encore nécessaire de vanter la plume de Larry Tremblay? Avec *Le garçon au visage disparu*, présenté à *La Licorne* jusqu'au 25 novembre, le dramaturge parle brillamment de deuil en utilisant la métaphore des zombies, et d'un garçon, fâché contre son père parti en mission humanitaire, dont le visage disparaît lorsqu'il apprend que celui-ci a été enlevé. Même si la manière dont il est livré (dans un français littéraire, mais avec un accent «parlé») fait parfois décrocher, le texte comprend plusieurs moments forts et touchants, la mise en abyme (un film dans la pièce) de la mise en scène de Benoît Vermeulen ajoute du dynamisme et un aspect surréel, et Julie McClemens (photo) et Christian E. Roy sont un plaisir à voir jouer. (Jessica Émond-Ferrat)

Théâtre_**« Le garçon au visage disparu » de Larry Tremblay au Théâtre La Licorne
Comme un film de peur, mais songé**

Rien, rien, rien ne laissait présager une pièce où il allait être question de zombies, de vieille sorcière et d'exorcisme. Oscillant entre réalité et fantastique, humour et frayeur, *Le garçon au visage disparu* se penche sur l'adolescence, ses crises, mais surtout sur la construction de l'identité. C'est un sujet certes riche, mais traité de manière un peu légère puisqu'on est invité dans un film de peur pour ados...

Le garçon au visage disparu repose sur une intrigue simple: un matin durant lequel sa routine est brisée, une mère découvre son adolescent sans visage, dans sa chambre congelée. Elle ne peut rien faire. Prise de panique, elle cherche de l'aide auprès d'un policier borné, d'un médecin

«Tanguy» et d'un prêtre apeuré de pratiquer un exorcisme (tous interprétés comiquement par [Christian E. Roy](#)).

Au gré de ces rencontres, on constate que la mère et le fils doivent composer seuls avec cette situation inextricable qui est liée, on le comprend rapidement, avec la disparition du père en Afrique. La pièce est parsemée de retours en arrière qui permettent de pénétrer dans l'univers singulier de cet ado fasciné par les [zombies](#) et les morts-vivants, et attiré par une morbidité peu familière.

Tout cet environnement, idéalisé et mis en mots par [Larry Tremblay](#), s'agglutine autour d'un suspens à la fois caricatural, léger, caustique, mais peut-être un peu ardu. Dans un premier temps, bien que qualifiée de métaphorique, cette pièce est truffée d'un humour franc qui arrache aux spectateurs beaucoup de sourires ou de rires qui peuvent s'arrêter là.

Mais, dans un deuxième temps, elle renferme en elle-même une vision pertinente sur l'adolescence, sur la construction de l'identité, sur la technologie, sur les relations familiales: une métaphore pourtant peu facile à comprendre. C'est d'ailleurs, sur ce point que la maïeutique de [Larry Tremblay](#) fait défaut.

Tout comme un adolescent en pleine quête d'identité, le spectateur peut décrocher si on lui en demande trop.

La mise en scène de Benoît VermEulen s'articule autour de quelques points d'action ciblés qui sont modelés tout au long de la courte pièce. Effectivement, on découvre presque sept lieux différents en moins d'une heure, et ce, avec des éléments de décor fort simples.

Quant à sa direction des comédiens, elle est uniforme. Ils sont caricaturaux, presque trop, dans leur rôle. Et, malgré une nervosité bien palpable durant les cinq premières minutes, les quatre interprètes dosent bien les moments de grandes tensions.

Julie McClemens demeure constante et c'est à la scène finale qu'elle tire son épingle du jeu.

«Le garçon au visage disparu» est une pièce de Larry Tremblay, mise en scène par Benoît Vermeulen. Elle est présentée au Théâtre La Licorne jusqu'au 25 novembre 2016.

Lumière... moteur... zombies!



Sur le plateau, un jeune homme renfermé en pleine crise d'adolescence voue une étrange admiration aux morts-vivants. Selon lui, son travailleur humanitaire de père s'intéresserait davantage à lui s'il avait l'apparence morbide d'un zombie. Et pour les spectateurs, l'histoire du *Garçon au visage disparu* vient de commencer.

La pièce de Larry Tremblay, une production du Théâtre Le Clou et de La Manufacture présentée sur les planches de La Licorne, mets ainsi en vedette Jérém, un adolescent qui se passionne pour les morts-vivants et les oeuvres qui entourent le phénomène. En colère

contre son père, mais aussi en colère contre la planète entière, le personnage semble sombrer de plus en plus dans la violence, allant jusqu'à passer sa frustration sur une vieille dame.

Mais cela s'est-il vraiment produit? Jérém souffre-t-il plutôt de problèmes de santé mentale? Et que faire de l'affirmation de sa mère selon qui son fils a littéralement « perdu son visage »? Les théories s'entrecroisent pendant l'heure que dure la pièce, et plus le temps passe, plus les réponses semblent nous échapper. On hésite entre la comédie d'horreur et le thriller, et l'idée de transposer l'action sur un plateau de tournage, avec les comédiens jouant les rôles d'acteurs jouant... hé bien, leurs personnages, semble tenter d'installer une distance entre le public et le texte de la pièce. À croire que l'équipe créatrice tente de se distancer de l'oeuvre. Car il ne faut pas s'y tromper: l'ajout d'une « couche » scénaristique, celle du tournage d'un film, n'apporte malheureusement rien à ce *Garçon au visage disparu*. Il eut pourtant été intéressant d'explorer une histoire à deux niveaux, une sorte de « pièce dans une pièce ».

Tout n'est néanmoins pas à jeter dans cette oeuvre: l'exploration des aspects les plus sombres du texte, lorsque Jérém commence à se demander s'il devient effectivement fou, ou s'il est véritablement victime d'une malédiction, est un passage particulièrement bien écrit et prenant. Malheureusement, à trop vouloir passer du coq à l'âne en ajoutant une bonne dose de comédie de situation, on tue la tension naissante. Idem pour la fin du « film », qui n'a pas spécialement de sens. Au mieux, aura-t-on souri à l'évocation d'une équipe de production zombifiée, y compris le relationniste.

Le garçon au visage disparu, de Larry Tremblay. Mise en scène de Benoît Vermeulen, avec Julie McClemens, Christian E. Roy, Alice Moreault et David Strasbourg. Présenté à La Licorne jusqu'au 25 novembre.

Zombies à l'heure de Freud



Ironiquement, et c'est tant mieux pour moi, il s'agit du deuxième texte de Larry Tremblay adapté au théâtre que je vois en une semaine. Après, au Quat'Sous, *Le joker*, pièce qui m'a laissé passablement dubitatif par rapport à l'avenir des êtres et du monde, mais aussi imprégné d'un espoir inaccessible, espoir tout de même, *Le garçon au visage disparu* propose une fin d'une force dramatique rassurante et réconciliatrice avec le deuil et la vie.

De quoi s'agit-il vraiment? En apparence, le film conducteur, c'est bel et bien l'univers de zombies, des morts-vivants, métaphore aussi lucide que macabre d'une société actuelle vide

de sens, qui se cherche désespérément, multipliant les effets miroirs pour mieux se perdre de nouveau, faisant fi de toute logique, justifiant le néant de l'existence avec des affiches de films d'horreur sur les murs. Mais ce n'est, comme déjà mentionné, qu'en apparence.

L'âge adolescent, avec ses us et coutumes son parler, tout est là. Et Larry Tremblay s'en est magnifiquement inspiré dans cette *pièce pour ados*, comme on aurait pu dire *film pour ados*. Mais c'est à partir d'un type de processus aussi psychanalytique que thérapeutique que l'auteur invente les mots et les situations. Geste qui dépasse le degré pédagogique pour se retrouver dans un contexte freudien où Kafka (sic) est aussi de la partie. Puzzle dramatique, *Le garçon au visage disparu* est un titre intelligemment choisi qui joint les autres titres des affiches sur les murs.

Et puis, une mise en scène bien sentie par Benoît Vermeulen. Car il s'agit plutôt d'une mise en perspective qui ressemble à un merveilleux *work in progress* se déroulant devant nos yeux et confirmant un des éléments importants de l'expérience théâtrale dont on ne parle que très rarement : la durée. Pendant une heure seulement, nous faisons face à une scène intime où l'on voit physiquement le temps défilier.

Larry Tremblay ou le théâtre de la démesure, du temps qui file à une allure incontrôlable, mais également la possibilité pour l'individu de se l'appropriier, quitte à fauter plusieurs fois, pour enfin voir la lumière.

Comme c'est souvent le cas dans les salles parallèles, nous assistons depuis longtemps à des productions qui ressemblent à des *exercices de réchauffement* des sortants d'écoles d'art dramatique. Mais c'est voulu, car tous les comédiens ont déjà l'expérience de la scène, de la télévision et, pour certains, du cinéma. Ce double rapport désoriente le spectateur, mais dans le même temps le rassure parce que plus proche de lui. De la part de Vermeulen et des comédiens, enthousiasme et persévérance s'unissent comme si tout était à découvrir.

Cette méthode s'exprime dans la mise en scène, l'interprétation et l'attitude jouissivement bordélique de l'ensemble des participants. Mais n'y a-t-il pas du lonesco dans tout cela? Dans le débit des paroles, dans leurs significations, dans leurs doubles-sens. En quelque sorte, une idée virtuelle. Et pour nous rapprocher de cette réalité *autre*, une vidéo qui s'active de temps en temps. Jamais cinéma et théâtre n'ont été aussi radicalement proches.

Larry Tremblay ou le théâtre de la démesure, du temps qui file à une allure incontrôlable, mais également la possibilité pour l'individu de se l'appropriier, quitte à fauter plusieurs fois, pour enfin voir la lumière.

Larry Tremblay ou, j'ose dire « le théâtre québécois *Nouvelle Vague*... ». Et trois petits points pour espérer plusieurs suites.

Le garçon au visage disparu, zombie et cie.

Jérémy, fan de la célèbre série télévisée *The Walking dead*, se réveille un jour sans visage. À travers l'utilisation du fantastique, l'auteur **Larry Tremblay**, traite de la notion d'identité à l'adolescence dans **Le garçon au visage disparu**. Mécanique et parsemée de métaphores, l'histoire flirte constamment avec l'humour, le caricatural, le fantastique et l'épouvante d'une manière originale.

Silence sur le plateau!

Présentées comme un tournage cinématographique, les scènes sont découpées au quart de tour. Jérémy raconte son histoire à la caméra : sa relation quasi-inexistante avec son père, travailleur humanitaire en Afrique. Ce dernier semble passer plus de temps avec des étrangers et cette situation le dérange.

Un jour, tout bascule. Son père est enlevé. Dès lors, il perd ses sens : yeux, oreilles, nez et bouche. Pourquoi son visage disparaît? Pour fuir la réalité? Ou bien se retirer pour vivre à l'intérieur de lui-même un moment d'intimité avec son père? **Larry Tremblay** laisse le soin au public de l'interpréter à leur façon. Et durant toute la pièce, le spectateur devra à plusieurs reprises tirer ses propres conclusions.

Que représentent les zombies dans **Le garçon au visage disparu** ? Selon le mythe, ils errent entre les mots et les vivants, ne ressentent rien, sont anesthésiés. Jérémy, avec sa fascination morbide pour eux, aimerait lui aussi être vivant et mort à la fois. Avec une allure d'ado sombre et gothique, une aura d'obscurité l'entoure.

Adèle, la mère du garçon, essaie tant bien que mal de gérer le visage disparu de son fils. Pour l'aider, elle fait appel à un policier, un psychiatre et un prêtre, trois figures de mâles. L'amie fidèle de Jérémy tente de l'épauler dans sa détresse, mais elle ne comprend son attrait pour les zombies et son ressentiment envers son père. Elle, au contraire, admire le courage du père d'aider les plus démunis de la planète.



Une esthétique visuelle bien ficelée

La mise en scène de **Benoît Vermeulen** rappelle son goût pour les dimensions esthétiques, structurelles et l'expérimentation. Les images projetées font entrer le public à l'intérieur de différentes ambiances avec une mécanique ingénieuse. Les décors, étonnants par leurs multifonctionnalités, sont pratiques et savamment utilisés pour passer d'une scène à l'autre, intérieure et extérieure. Lors des transitions, c'est l'image d'un Rubik's Cube qui vient en tête : les éléments se placent naturellement pour former une image parfaite.

La musique et les effets sonores sont assez présents, comme dans certains films d'épouvante. L'aspect cinéma permet aussi de jongler constamment entre plusieurs formes sonores : voix off, doublage, prise sur caméra.

Une pièce à voir pour les amoureux du cinéma, de l'image et de l'esthétique, jusqu'au 25 novembre.

Le garçon au visage disparu

La Licorne, une production **Théâtre Le Clou** en codiffusion avec **La Manufacture**.

Texte : Larry Tremblay

Mise en scène : Benoît Vermeulen

Avec : Julie McClemens, Christian E. Roy, Alice Moreault et David Strasbourg

Théâtre_**« Le garçon au visage disparu » au Théâtre La Licorne dès le 15 novembre 2016
Le théâtre pour mieux comprendre l'adolescence**

Dès le 15 novembre, il sera possible d'assister au nouvel opus de Larry Tremblay au Théâtre La Licorne. Le dramaturge et auteur chéri du Québec, propose un texte métaphorique qui traite des méandres de l'adolescence et de ses crises. C'est une pièce qui promet.

Dans *Le garçon au visage disparu*, les spectateurs sont témoins de la disparition soudaine du visage de Jérémy, un jeune adolescent dont le père est pris en otage dans un pays lointain. Sa mère est désemparée et tente par tous les moyens de corriger la situation.

On nous promet une pièce à la fois inquiétante et humoristique, fragile et loufoque. Bref, tout ce qu'il y a d'adolescent!

Cette production du Théâtre Le Clou en codiffusion avec le Théâtre de La Manufacture, met en scène Julie McClemens, Christian E. Roy, Alice Moreault et David Strasbourg. La mise en scène est assurée par Benoît Vermeulen, récemment arrêté à [La Licorne](#) pour la présentation de *Des arbres*.

Le garçon au visage disparu de Larry Tremblay, mis en scène par Benoît Vermeulen, sera présentée dans la Grande Licorne du Théâtre La Licorne à partir du 15 novembre.



Plus on est de fous, plus on lit!

En semaine de 13 h à 15 h (en rediffusion à 1 h)
MARIE-LOUISE ARSENAULT



Lecture d'extrait : *Le garçon au visage disparu*



Le jeu de Jocelyn Lebeau est impeccable. Photo : Radio-Canada / Pascal Michaud

Dans cet extrait de la pièce de théâtre de Larry Tremblay, Jocelyn Lebeau campe le rôle de Jérémie, qui se trouve au cinéma avec sa petite amie, Jessica, jouée par Élodie Grenier, pour voir un film de zombies. Très vite, les deux jeunes parlent du père de Jérémie, un travailleur humanitaire pour qui il n'a aucune considération.

Référence :

La pièce *Le garçon au visage disparu*, de Larry Tremblay, est [présentée en supplémentaire du 15 au 25 novembre](http://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/plus-on-est-de-fous-plus-on-lit/saison-2016-2017/segments/chronique/10929/lecture-extrait-lebeau-grenier-garcon-visage-disparu-larry-tremblay) au Théâtre La Licorne.



Larry Tremblay : résister à la littéralité

C'était il y a trois ans à peine. Peu de temps après la publication de son roman *L'orangerie*, l'auteur Larry Tremblay raflait tout: Prix des libraires du Québec, Prix littéraire des enseignants, Prix des lecteurs et Prix du Salon du livre du Saguenay–Lac-Saint-Jean, en plus d'être finaliste au Prix littéraire du Gouverneur général, au Prix des cinq continents et au Prix Ringuet. Maintenant édité en France dans la collection Folio et en vente dans douze pays, le livre fut ici transformé en pièce de théâtre par Claude Poissant au Théâtre Denise-Pelletier.

On aurait pu croire qu'après de tels mois, **Larry Tremblay** aurait pris une pause, mais c'est pourtant loin, très loin, d'être le cas. Cet automne seulement, il publie un nouveau roman aux éditions Alto, deux nouvelles pièces de théâtre aux éditions Lansman – qui seront montées coup sur coup en novembre au Quat'Sous et à la Licorne – en plus d'un roman graphique pour la jeunesse et la réédition d'un texte paru il y a 10 ans. Cinq publications et deux pièces dans les théâtres montréalais, voilà l'automne de cet acteur, dramaturge, romancier, poète et danseur de kathakali.

C'est Éric Jean qui signera la mise en scène du *Joker*, l'une des deux nouvelles créations du dramaturge. Par cette figure, Tremblay tente d'aborder la peur de l'autre: le joker, comme une ombre à valeur variable, qui suit les personnages tout au long de la pièce. C'est sous l'invitation de Benoît Vermeulen et du théâtre Le Clou qu'il se met à travailler sur *Le garçon au visage disparu* pour La Licorne. Avec comme prémisse de départ une mère qui réveille son adolescent pour le retrouver sans visage, cette pièce du dramaturge est bâtie autour de la création identitaire au tournant de l'adolescence. Bien qu'abordant deux thématiques plutôt différentes, il y voit a posteriori un leitmotiv: «Il y a un leitmotiv qui a traversé les deux pièces de façon assez étrange, soit la figure du mort-vivant. Dans *Le garçon au visage disparu*, le mort-vivant représente l'incertitude identitaire de l'adolescent, entre la mort et la vie. Les adolescents sont attirés par l'horreur, par la mort. Alors que dans *Le Joker*, j'interroge la peur de l'autre pour en arriver à la conclusion que l'autre, c'est aussi nous. La figure du mort-vivant arrive ici dans le portrait qu'on tisse de l'autre.»

Si la figure du mort-vivant est au cœur de ses deux propositions théâtrales, c'est étrangement la littérature elle-même qui est au centre de ses deux projets littéraires. Dans *L'impureté*, Larry Tremblay s'est amusé de la littérature et de ses codes pour créer un roman court et efficace. «Je m'intéresse à la notion de littérature comme quelque chose d'efficace. Alice [personnage du roman] veut piéger son mari, et moi, Larry Tremblay, je veux piéger mon lecteur. Je mets la littérature à l'œuvre, tant dans ses pièges que dans son côté pervers.»

La réédition de son texte *La hache* est jumelée avec un texte écrit à la même époque: *Résister à la littérealité*. «On a déplacé le projecteur sur le vécu de l'artiste plutôt que sur son œuvre. L'œuvre devient une anecdote, une protubérance. Moi, je suis contre ça. La télérealité, c'est ça; on provoque, on produit du vécu. Et la littérature est en train de tomber dans ce panneau en créant ce que j'appelle de la littérealité. Et malgré les 10 ans qui séparent l'écriture de cette récente publication, j'ai la ferme impression que cette charge est encore très pertinente.»

Le discours littéraire peut sembler parfois assez déstabilisant. «C'est rendu que lorsqu'on qualifie une œuvre de littéraire c'est un défaut, et que lorsqu'on se fait qualifier d'intellectuel c'est une insulte!» Pour celui qui a abordé les médias dans trois pièces, ils ont quelque chose à voir avec ça. «L'imbécillité et la bêtise sont beaucoup plus médiatisables que l'intelligence. Si les médias ne font pas leur propre procès, on va avoir un gros problème.»

Malgré ses nombreux projets et en dépit qu'il soit très sollicité, on peut souvent voir l'auteur aux premières de théâtre ou encore discuter avec lui des récentes publications en littérature québécoise. Il se doit de rester en contact avec ses contemporains. «Bien oui, car tout bouge. La langue bouge, la pensée bouge, les symboles bougent. Si tu restes passéiste, tu restes dans une illusion inutile, inexistante. Car même le passé bouge, il subit le regard de nous, contemporains; on le redécore et on le revisite. Être contemporain, ça demande beaucoup plus d'énergie et c'est beaucoup plus dangereux, car c'est là où tu t'impliques, que tu t'engages, et c'est là où tu vas avoir des frictions avec des idéologies et des pensées, c'est là où tu dois être responsable. C'est l'engagement sartrien qui est encore valable selon moi.»

Il ne faut pas lire à travers ces lignes les propos d'un artiste au regard acerbe ou désabusé, non. Il sait exactement où se positionner pour continuer à avancer: «Je suis un homme du présent et j'ai l'optimisme du présent, car c'est ici et maintenant qu'on peut faire des choses. Je ne me fais pas avaler par mon pessimisme analytique. Car sinon, je n'avancerais plus.»

Larry Tremblay, *L'impureté*
Éditions Alto, 2016, 160 pages
Larry Tremblay, *La hache*
Éditions Alto, 2016, 80 pages

Le Joker
Texte: Larry Tremblay
Mise en scène: Éric Jean
Au Théâtre du Quat'Sous
Du 7 novembre au 2 décembre

Le garçon au visage disparu
Texte: Larry Tremblay
Mise en scène: Benoît Vermeulen
Au Théâtre La Licorne
Du 15 au 25 novembre

Du ludisme au fantastique



Alors qu'il signe la pièce *Le Joker*, présentée actuellement au Théâtre de Quat'Sous, voilà que l'écrivain Larry Tremblay se retrouve également au Théâtre La Licorne, où la pièce *Le garçon au visage disparu* sera mise de l'avant. Par un langage métaphorique, le texte nous transportera dans la tête d'un jeune garçon à qui l'annonce d'un drame lui fera perdre... son visage.

On nage en plein mystère dans cette histoire abstraite où Jérémy, le jeune personnage principal, perd son visage. «Nous serons dans le métaphorique», confie la comédienne Julie McClemens qui personnifie Adèle, la maman de Jérémy.

Le conjoint d'Adèle est un père absent qui fait du travail humanitaire en Afrique. Même s'il est toujours à l'autre bout du monde, Adèle ne se plaint pas de l'absence de son mari. «Elle a une très grande admiration pour son mari», précise la comédienne à propos de son personnage. Si Adèle voit le beau côté des choses dans son couple, il en va tout autrement pour son fils unique Jérémy (David Strasbourg) qui, lui, vit mal l'absence de son père. Jérémy considère que son père s'occupe d'étrangers au détriment de sa famille.

Événement tragique

«Il va arriver quelque chose de tragique au père de Jérémy», annonce Julie McClemens qui aime beaucoup l'écriture de Larry Tremblay. Mais lorsque Jérémy apprendra que son père a été pris en otage, il verra sa vie basculer. «Jérémy perd son visage», poursuit la comédienne. «La mère retrouve son fils sans oreilles, sans yeux et sans son nez.»

Inquiète, la mère tentera d'aller chercher de l'aide, mais en vain. Elle ira d'abord voir les policiers qui la prendront pour une folle, lui conseillant plutôt d'aller voir un psychiatre. «Même le psychiatre lui dira qu'il n'est pas en mesure de l'aider», ajoute l'actrice. Elle ira jusqu'à réclamer l'aide d'un prêtre, mais ce dernier aussi refusera de l'aider. «Personne ne la croit et elle va finir par se demander si elle est folle», souligne-t-elle.

Phénomène paranormal

Si la pièce sera teintée d'un phénomène paranormal, on ajoute qu'il y aura également beaucoup d'humour. Quant à l'univers fantastique, il sera aussi présent. Parmi les autres personnages, on retrouvera la petite amie de Jérémy, Jessica (Alice Moreault), et Christian E. Roy, qui personnifiera plusieurs personnages, dont le prêtre, le psychiatre et le policier. Entre réalité et surréalisme, les personnages se transporteront d'un endroit à l'autre tout en racontant l'histoire d'un adolescent perturbé.

Une fois les représentations au Théâtre La Licorne terminées, la distribution partira en tournée en janvier et février afin de présenter cette création de Larry Tremblay en France.

LE GARÇON AU VISAGE DISPARU

Auteur: Larry Tremblay

Mise en scène: Benoît Vermeulen

Distribution: Julie McClemens, Alice Moreault, David Strasbourg et Christian E. Roy

Du 15 au 25 novembre, au Théâtre La Licorne (salle principale)

La nuit des morts-vivants

Larry Tremblay nous offre, pas une, mais deux pièces où il traite d'identité



Au Quat'Sous et à La Licorne, Éric Jean et Benoît Vermeulen explorent l'univers du dramaturge Larry Tremblay à travers «Le Joker» et «Le garçon au visage disparu», deux pièces miroirs où l'auteur exploite un thème lui étant cher : l'identité.

Alors que la septième saison de la populaire série *The Walking Dead* a commencé dans la controverse, les spectateurs jugeant que celle-ci était allée beaucoup trop loin dans l'horreur sanguinolente, voilà que la figure du zombie fait son apparition dans *Le Joker* au Quat'Sous et dans *Le garçon au visage disparu* à La Licorne.

Ainsi, dans la pièce mise en scène par Éric Jean, sa dernière au Quat'Sous à titre de directeur artistique et de codirecteur général, les personnages subissent une transformation extrême sous le regard amusé du Joker (Pascale Montpetit), incarnation de la petite voix intérieure, tandis que l'on devine la présence envahissante de zombies avançant lentement mais sûrement au cours de cette étrange nuit.

À La Licorne, dans la pièce mise en scène par Benoît Vermeulen pour le Théâtre Le Clou, un adolescent *fan* de *The Walking Dead*, Jérémy (David Strasbourg), se réveille un matin sans visage, au grand désarroi de sa mère (Julie McClemens). Fait étonnant : fasciné par les monstres dans sa jeunesse, Larry Tremblay n'a jamais vu de films de zombies.

« Je suis moi-même étonné d'avoir utilisé le zombie. Je ne m'en suis aperçu qu'après coup. Quand Benoît m'a demandé une pièce, il fallait que j'aie un personnage adolescent. Ce sont donc les ados qui m'ont emmené dans l'univers des zombies ; autrement, je ne crois pas que j'y serais entré », confesse l'auteur, dont les deux pièces paraîtront en novembre aux éditions Lansman.

« Au Clou, je cherche tout le temps des auteurs qui peuvent rejoindre le public adolescent, mais ça me prend quelqu'un qui n'a pas besoin d'y penser tant que ça, sinon ça devient ciblé. Je n'ai pas approché Larry dans l'idée d'une commande, mais dans l'envie de créer un spectacle ensemble », explique Vermeulen.

Métamorphoses nocturnes

Bien que Julianne (Louise Cardinal), la mère d'Olivier (André Robillard), ressuscite trois jours après sa mort et qu'Alice (Marilyn Castonguay), petite amie d'Olivier, regarde à la télé un film de zombies, le motif du zombie n'est pas l'élément principal du *Joker*.

« Pour moi, le zombisme, c'est une renaissance après la mort, une façon de continuer à exister autrement, avance Éric Jean. On est tellement dans une période où l'on repousse la mort que je crois que c'est pour cela que le zombie fascine les gens. »

« L'une des caractéristiques des zombies, c'est qu'ils ne ressentent rien, ils ont quelque chose d'anesthésié. Dans notre société où l'on ressent tellement de choses, cette fascination morbide pour les zombies, ce désir d'être quelqu'un à moitié mort et à moitié vivant, n'est pas surprenante », pense Benoît Vermeulen.

« Dans *Le Joker*, le zombie représente l'autre dont on a peur. Toute la pièce dit une seule chose : il faut d'abord se regarder soi-même, car l'autre, c'est aussi soi-même. La formule qui résume ma pièce, c'est l'autre, c'est aussi nous. Dans *Le garçon au visage disparu*, le zombie représente l'incertitude de l'adolescence, la construction fragile de sa personnalité, qui hésite entre la vie et la mort », révèle Larry Tremblay.

« Larry réussit à faire des métaphores qui ont une résonance directe, mais qui dans le fond sont bien plus complexes. Avec la perte du visage, on a tout de suite l'impression que c'est une fuite, mais on finit par comprendre que c'est un moment d'intimité entre le fils, le père et la mère. Il y a le positif et le négatif dans cette perte », analyse Vermeulen.

Alors que Simon (Normand Daneau), comptable transformé en policier dans *Le Joker*, s'inquiète de la venue d'envahisseurs qui menacent de franchir les murs, on ne peut s'empêcher de penser aux réactions hostiles de certains citoyens et politiciens devant la crise des migrants.

« C'est cette actualité-là qui m'a guidé dans *Le Joker*. C'est le propos qu'on peut y entendre à la lumière de l'actualité. Je ne voulais pas faire une oeuvre didactique, mais une oeuvre autonome qui résonnera autrement si on la monte dans 15 ans », souhaite Larry Tremblay.

À l'instar du *Garçon au visage disparu*, on retrouve dans *Le Joker* des motifs lynchiers et kafkaïens, lesquels laisseront peut-être quelques spectateurs dans le brouillard : « Il y a certaines similitudes entre *Hippocampe* de Pascal Brullemans et *Le Joker*, un mélange entre le monde réel et le monde rêvé ou fantasmé. Quand j'ai monté *Hippocampe*, il y avait des spectateurs enragés parce qu'ils n'avaient pas toutes les clés », se souvient Éric Jean.

« Certains spectateurs veulent tout de suite avoir des réponses. J'écris toujours dans le sens opposé, car je pense que les spectateurs peuvent interpréter eux-mêmes la pièce ; ils ont le droit de choisir leur définition s'ils veulent absolument en avoir une ou demeurer dans l'ouverture », conclut Larry Tremblay.



Le Joker

De Larry Tremblay.

Mise en scène d'Éric Jean.

Au théâtre du Quat'Sous, du 7 novembre au 2 décembre.

«Le garçon au visage disparu» de Larry Tremblay.

Mise en scène de Benoît Vermeulen.

À La Licorne, du 15 au 25 novembre.

(ENTREVUE) Un as de l'étrangeté : entrevue avec Larry Tremblay pour «Le Joker» et «Le garçon au visage disparu»

Dans *Le Joker* et *Le garçon au visage disparu*, Larry Tremblay expose des facettes absurdes, inénarrables et effrayantes de notre monde.

Figure emblématique des incertitudes du 21^e siècle, le zombie parle de nous-mêmes ainsi que de notre rapport au monde et à la mort. Comme le précise Maxime Coulombe dans l'essai *Petite philosophie du zombie*, il brise «les limites de la condition humaine». Or, ce climat ténébreux est enluminé par bien des couches de faits insolites dans les deux plus récentes réalisations de Larry Tremblay, *Le Joker* et *Le garçon au visage disparu*. «Dans le zombie, je vois un phénomène qui exprime l'étrangeté», raconte le polyvalent homme de théâtre. Pour celui qui avait donné ses cours à l'extérieur des murs de l'UQAM lors de la crise étudiante de 2012, l'actualité l'a inspiré avec le Printemps érable, le Printemps arabe et la crise des réfugiés qui sévit un peu partout à travers le monde. Pour preuve, dans *Le Joker*, «le père devient subitement policier. Il a tout son arsenal, dont un bâton tactile comme ceux utilisés lors des manifestations avec le gouvernement Charest.»



Les deux pièces sont montées le même mois à Montréal et traitent du dédoublement. Comme pour *Le ventriloque* ou *Cantate de guerre*, elles s'inscrivent dans la lignée du répertoire de l'auteur par ses métaphores étranges et son obsession pour la perte, «une constance récurrente dans mon œuvre», confie l'auteur, dans un café de la rue Côte-des-Neiges.



Personnification du bouffon ou de l'être invisible, le joker permet dans un jeu de cartes de se substituer à n'importe quelle autre ; le même procédé s'applique également au Scrabble où il devient la lettre blanche remplaçant toute autre lettre de l'alphabet. Construit comme un jeu de piston «avec de l'humour partout», l'œuvre du même nom de Tremblay, présentée au Quat'sous en ce mois de novembre, se déroule en une seule nuit. Quatre individus rencontrent à tour de rôle une mystérieuse créature (Joker) qui bousculera leur existence à priori banale. Dépouillée de toute psychologie, cette satire se rapproche du vaudeville. «J'avais en tête Feydeau et ses jeux de portes. L'intrigue est remplie de coups de théâtre. Boom, la mère ressuscite après une mort de trois jours. Olivier, le fils, est poète, mais ne réussit pas à porter la parole. Il n'agit pas, et rate même sa tentative de suicide.» Le joker personnifie donc un reflet dans lequel tous y perçoivent ce qu'ils veulent. «Dans un jeu de cartes, il représente la stratégie que l'on veut bien adopter, c'est l'avocat du diable. La blonde d'Olivier se considère comme une grande chorégraphe. Elle fait n'importe quoi et le joker lui dit à quel point elle est magnifique.»

André Robillard et Marylin Castonguay en répétition pour *Le Joker*, crédit photo Julie Rivard

L'incursion d'un étranger qui bouscule les règles d'une famille évoque le film *Théorème* de Pier Paolo Pasolini. Larry Tremblay confirme le lien avec un sourire. «Dans la première version du texte, cette influence était très grande. Je ne voulais pas faire de pastiche ; je voulais plutôt aller ailleurs et confronter mes certitudes.» La partition interroge également l'acte de création dans une société plutôt égocentrique, avec Olivier et son «écriture pleine de clichés. Son identité est floue, c'est hallucinant. Il en veut à sa mère qui est ressuscitée, car il ne pourra pas lire son éloge funéraire. Il n'est pas dans le deuil, il est trop dans l'image»,



constate-t-il. Par ailleurs, sa copine Alice quitte son emploi de fleuriste dans un hôpital pour embrasser une carrière de danseuse dans le but de réconforter les malades. Pour son prénom, Larry Tremblay a pensé au classique de Lewis Carroll qu'il a lu pour la première fois il y a deux ans. Les deux Alice sont confrontées au paradoxe et aux contradictions humaines. Contrairement à son copain, l'Alice du *Joker* «est dynamique, ne dort pas, tombe enceinte et entame même une aventure amoureuse avec son beau-père. Tout peut arriver dans ce monde», mentionne-t-il à la blague. Pour rendre palpable la duplicité du joker, Pascale Montpetit constituait un choix judicieux pour Tremblay et le metteur en scène Éric Jean. «Cette actrice flamboyante découverte dans un Réjean Ducharme (*Ines Pérée et Inat Tendu* au TNM en 1991) possède à la fois une énergie noire et une énergie blanche.»

Autre morceau de ce diptyque d'étrangeté, *Le garçon au visage disparu* (La Licorne, du 15 au 25 novembre), constitue la première véritable incursion de Larry Tremblay dans le créneau pour adolescents. Inspiré par l'épouvante et le fantastique, il raconte le destin de Jérémie qui perd comme par enchantement ses oreilles, ses yeux et son nez. Son père, travailleur humanitaire, est parti au loin aider les plus misérables de ce monde. «Il a laissé son fils en arrière, car il ne vit pas assez de trouble pour être intéressant.» La mère, Adèle, trouve un matin son garçon «défiguré». Pour tenter de résoudre le problème, elle fait appel à trois figures masculines de substitution : le policier, le prêtre et le psychiatre. L'intrigue cherche à démontrer «la volonté que l'on peut ressentir à l'âge du protagoniste de faire partie d'une collectivité, d'une gang et d'être comme ses amis.»



Avant d'en diriger le texte, le metteur en scène Benoit Vermeulen avait conçu un atelier avec Larry Tremblay. «Benoit a beaucoup aimé le travail et m'a demandé de lui écrire une pièce», confie ce dernier. Beaucoup de répétitions ont suivi pour réorchestrer la dynamique de l'histoire. Celle-ci devait s'amorcer par l'échange entre la mère et le policier, «mais la version définitive focalise davantage sur le père manquant comme fil narratif». Mieux construite, elle accentue davantage les efforts désespérés d'Adèle «pour comprendre la situation incompréhensible qui lui arrive». Par ailleurs, l'écrivain a rencontré des psychologues pour mieux cerner leurs problèmes des personnages auxquels il donne vie. «Jérémie est un garçon ambigu, il est blessé par l'absence de la figure paternelle.» À l'instar du *Joker*, la métaphore du double prend ici les traits d'une vieille dame itinérante. Mais la raison de sa présence laissera planer certains doutes chez les spectateurs. «Existe-t-elle vraiment ou est-elle plutôt la mauvaise conscience du garçon? Quand Jérémie lui donne une pomme, il se dit qu'il peut en faire autant que son père, juste en sortant à l'extérieur de chez lui, tout en pensant qu'il aimerait mieux que celui-ci soit mort. Et par ironie du sort, sa copine Jessica veut devenir une des amies Facebook du géniteur, parce qu'elle le trouve génial.»



La durée de vie d'une création comme *Le garçon* ("environ quatre ans") permettra à Larry Tremblay d'échanger avec son public de prédilection. L'auteur avait déjà tâté le pouls avec *L'orangerie*, son roman traitant des conflits meurtriers entre l'Orient et l'Occident que Claude Poissant avait transposé à la scène au printemps 2016. «Les jeunes posent de bonnes questions et se sentent bousculés par le terrorisme. Quand nous leur parlons tôt des dangers de l'apprentissage de la haine, nous les aidons à mieux cerner et à empêcher les idéologies». En toute fin d'entrevue en un mardi chaud et ensoleillé, le créateur autodidacte établit un lien avec sa propre adolescence vécue à Chicoutimi. Par son théâtre, il

souhaite transmettre la beauté de l'art comme une force rédemptrice. «J'ai grandi avec les livres et les pensées philosophiques de Sartre, Beauvoir, Flaubert, Poe et Camus, et cela m'aide encore à comprendre ma société.»

Le Joker du 7 novembre au 2 décembre au Théâtre de Quat'sous
Le garçon au visage disparu du 15 au 25 novembre au Théâtre La Licorne

On dira ce qu'on voudra

En semaine de 20 h 30 à 21 h (en rediffusion à minuit 30)

REBECCA MAKONNEN



20 h 39 Plaidoyer de Manon Dumais pour le festival du film pour ado

(à 8:01)

« Est-ce qu'on peut dire qu'au Québec le théâtre, en général, tend un peu plus la main aux adolescents? »

- Oui, moi je pense qu'on devrait suivre l'exemple sur le théâtre. Pensons à Serge Denoncourt qui depuis trois ans dépoussière les classiques au TNM, y'a aussi le Quat'sous qui propose sur son site des cahiers d'accompagnement pour les enseignants et les enseignants. Le Théâtre Denise-Pelletier, depuis des décennies, s'intéresse au large public, mais aussi à la jeunesse.

(à 8:25)

La même chose avec la troupe de Théâtre Le Clou qui va bientôt présenter à La Licorne la pièce de Larry Tremblay *Le garçon au visage disparu*. C'est une pièce pour oui amateur de théâtre, mais qui va toucher les adolescents parce qu'on parle de la perte de l'identité et du regain de cette identité-là en passant par l'esthétique des zombies. Le petit garçon en question est un fan de *Walking Dead*. Donc, qu'est-ce que ça dit les zombies sur nous aujourd'hui? »

L'automne de Larry Tremblay

Les hasards des programmations et la multiplication des projets - «J'ai de la difficulté à dire non!» - font que Larry Tremblay est partout cet automne. Petit survol d'une saison occupée.

Roman

L'impureté (Alto)

Trois ans après le succès de *L'orangerie* - traduit en une douzaine de langues et lauréat du Prix des libraires du Québec -, Larry Tremblay revient avec un nouveau roman complètement différent. «Ç'aurait été ridicule de faire *L'orangerie 2*», nous a-t-il d'ailleurs confié lors de notre rencontre éditoriale à *La Presse*. *L'impureté* est un véritable labyrinthe où on reconnaît la patte experte du dramaturge : coups de théâtre, manipulations, vengeance et mises en abyme multiples ponctuent ce texte court et efficace de 155 pages, dont il est difficile de parler sans vendre de punchs. Une romancière qui meurt dans un accident de voiture, son mari prof de philo en pleine crise existentielle, des amours de jeunesse trahies, des secrets de famille enfouis, les différentes couches s'enlèvent une à une pour aboutir à un noeud aussi surprenant que troublant. Le pouvoir de la fiction dans ce qu'il a de meilleur à offrir.

Roman graphique jeunesse

Même pas vrai Illustré par Guillaume Perreault (La Bagnole)

«J'avais écrit cette histoire il y a quelques années et je l'avais rangée dans un tiroir, raconte Larry Tremblay. Un jour, Jennifer Tremblay de La Bagnole m'a demandé si je voulais écrire un livre pour les jeunes. Je lui ai envoyé ce texte, elle l'a aimé et c'est elle qui a décidé d'en faire un roman graphique. Je n'ai eu qu'à arrimer tout ça avec Guillaume Perreault.» Le résultat est un vrai roman, magnifiquement illustré en noir et blanc, narré par un petit garçon qui aime bien faire des reportages sur ce qui l'entoure. Son imagination débridée rend cependant son comportement de plus en plus erratique... Fantaisie, dialogues rigolos, jeux de mots intelligents et vrais questionnements, voilà un livre consistant qui devrait intéresser petits et grands.

Théâtre

Le garçon au visage disparu Mise en scène de Benoît Vermeulen, à La Licorne du 15 au 25 novembre. Avec Julie McClemens et Christian E. Roy.

«Quand Benoit Vermeulen du Théâtre Le Clou, qui s'adresse aux ados, m'a demandé de lui écrire un texte, j'ai imaginé cette situation de départ: un matin, un adolescent se réveille et il n'a plus de visage. Oui, mais pourquoi?» Pour sa première pièce pour adolescents, Larry Tremblay admet avoir écrit un texte à la portée émotive assez chargée, même s'il compte aussi une part de fantaisie. «L'adolescence, c'est une période où l'identité est fragile, faite de construction et de déconstruction. Par ailleurs, c'est une pièce qui s'adresse à tout le monde, pas juste aux ados», explique l'auteur, dont certains des textes - *L'orangerie* en roman, *Le ventriloque* au théâtre - ont connu beaucoup de succès auprès des jeunes, même s'ils ne leur étaient pas destinés.

Le Joker Mise en scène d'Éric Jean, au Théâtre de Quat'Sous du 7 novembre au 2 décembre. Avec Pascale Montpetit et Normand Daneau. Pour sa troisième collaboration avec le metteur en scène Éric Jean, Larry Tremblay a écrit une pièce plutôt métaphysique. «Le joker n'a pas de valeur fixe, elle varie selon le jeu auquel on joue. Je suis parti de cette idée.» Le dramaturge a eu envie d'incarner sur scène notre petite voix intérieure, «ce quelque chose qui nous dépasse». Les voix suivront les personnages comme leur ombre. «C'est une pièce sur la peur de l'autre, mais sur le mode burlesque, grotesque. C'est une comédie qui se déroule dans un univers qui n'est pas la réalité. C'est une année qui se déroule en une nuit. J'appelle ça l'accélérateur de particules.»

Dossier spécial Larry Tremblay dans La Presse +

Capture d'écran

ENTREVUE AVEC
LARRY TREMBLAY

SON ŒUVRE
VUE PAR...

SON AUTOMNE

THÉÂTRE

Le garçon au visage disparu

Mise en scène de Benoît Vermeulen,
à La Licorne du 15 au 25 novembre.
Avec Julie McClemens et Christian E. Roy.

« Quand Benoît Vermeulen du Théâtre Le Clou, qui s'adresse aux ados, m'a demandé de lui écrire un texte, j'ai imaginé cette situation de départ : un matin, un adolescent se réveille et il n'a plus de visage. Oui, mais pourquoi ? » Pour sa première pièce pour adolescents, Larry Tremblay admet avoir écrit un texte à la portée émotive assez chargée, même s'il compte aussi une part de fantaisie. « L'adolescence, c'est une période où l'identité est fragile, faite de construction et de déconstruction. Par ailleurs, c'est une pièce qui s'adresse à tout le monde, pas juste aux ados », explique l'auteur, dont certains des textes – *L'orangeraie* en roman, *Le ventriloque* au théâtre – ont connu beaucoup de succès auprès des jeunes, même s'ils ne leur étaient pas destinés.



21 pièces de théâtre à voir durant la saison 2016-2017

Des histoires vraies aux grands classiques, on y trouve son compte

«Le garçon au visage disparu», du 15 au 25 novembre 2016, Théâtre La Licorne



Larry Tremblay obtient du succès avec chacune de ses créations, et ça risque d'être encore le cas avec cette pièce originale et métaphorique mettant en vedette notamment Julie McClemens et Christian E. Roy, et qui tire vers le fantastique et le film d'épouvante! C'est à l'adolescence que l'auteur s'est cette fois-ci intéressé; ce moment de vie où on se cherche, où nos repères sont fragiles et où on a besoin de savoir et de trouver qui l'on est.

Le père de Jérémy est travailleur humanitaire et délaisse beaucoup sa famille au profit d'étrangers dans le besoin à l'autre bout du monde, au grand dam du jeune garçon qui souhaiterait, qui aurait besoin de voir son père davantage. Mais quand son père est pris en otage, son monde s'écroule et sa mère le retrouve un matin sans oreilles, sans yeux et sans nez. La perte potentielle de son père lui ont fait perdre une partie de lui-même: son visage! S'ensuivra une enquête certainement loufoque des policiers, psychiatres et prêtre, mais aussi pleine recherche de sens pour comprendre cette disparition mystérieuse.

Texte de Larry Tremblay, mise en scène de Benoît Vermeulen.



Larry Tremblay proposera en novembre la pièce «*Le garçon au visage disparu*», mise en scène par Benoît Vermeulen.
(Crédit : Annik MH de Carufel, Le Devoir)

La prochaine saison du théâtre La Licorne verra le retour de François Archambault et de Larry Tremblay, qui proposeront de nouvelles pièces fort attendues.

La saison 2016-2017 du théâtre montréalais présentera dès le 30 août *J'aime Hydro*, cette enquête citoyenne de Christine Beaulieu et Annabel Soutar qui avait été présentée au FTA.

Parmi les moments forts de la saison, on pourra découvrir en janvier *Une mort accidentelle*, nouvelle proposition de François Archambault, l'auteur de *Tu te souviendras de moi* et de *La société des loisirs*, dans une mise en scène de Maxime Denommée. Également, Larry Tremblay, auteur du texte fort remarqué et célébré *L'orangerie*, proposera en novembre la pièce *Le garçon au visage disparu*, mise en scène par Benoît Vermeulen. La Licorne proposera également au printemps la pièce *Pour réussir un poulet* de Fabien Cloutier. Parmi les autres productions à signaler, on note *Un vent se lève qui éparpille* de Jean-Marc Dalpé, présenté en novembre, une production du Théâtre du Nouvel-Ontario et du Centre national des arts. Notons également au printemps 2017 un oeuvre de Florence Longpré et Nicolas Michon, *Sylvie aime Maurice*, et une autre de Catherine Léger, *Baby-sitter*. Après *J'aime Hydro* à la rentrée d'automne 2016, La Licorne proposera en septembre *Terminus* de l'auteur irlandais Mark O'Rowe, dans une mise en scène de Michel Monty. En novembre Denis Bernard proposera une pièce solo de l'auteur écossais Douglas Maxwell, *Des promesses, des promesses*, mettant en vedette Micheline Bernard.